L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 JUIN 1889. 62ème Année

Dufour & Dennet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 JUIN 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La malade se porte bien.

"La France a commis beaucoup de fautes, cela est convenu—dit le *Temps*. Il y a à Paris une foule de gens d'esprit qui l'en confessent tous les matins et tous les soirs, et chacun, grâce à eux, peut faire l'examen de conscience de son voisin. Il y a même en tant de fautes qu'un habile homme s'en est fait une carrière et s'est révélé au monde comme le Messie de la décadence nationale. Cette révélation s'est accomplie avec un éclat qui a trouvé encore plus d'écho au dehors qu'au dedans de chez nous. Ceux du dehors sont intéressés à y croire : ils ont la foi..... du diplomate. Ceux du dedans, au fond, n'y croient guère. Ils crient très fort à la misère des temps, mais ils vivent très joyeusement à cette misère, et la preuve qu'ils ne jugent pas le pays si malade, c'est qu'ils sont fort empêchés, non de la guérir, mais de la prendre.

"Pendant que la France poursuivait avec grand tapage ces aventures qui sont la parade de la politique, elle accomplissait en silence la politique réelle, cette dure, qui fait vivre les peuples et qui fait leur histoire. La France a exécuté sous la République et dans la démocratie deux ouvrages qui renversent tout ce qu'on écrit et continuent d'écrire les docteurs contre la République et contre la démocratie.

"Combien, parmi les meilleurs esprits, ont cru et annoncé que la démocratie, capable de poussées tumultueuses et de gros labeur industriel, était impuissante aux œuvres d'art et de science, aux œuvres désintéressées en un mot ; que la République, applicable à une grande démocratie industrielle, ne l'était point à une vieille société nourrie de traditions de grandeur et bercée du rêve de l'idéal ; que les agitations incessantes de la politique rompraient toutes les entreprises extérieures ; qu'une armée moderne, très organisée, très compliquée, était, encore plus qu'une diplomatie, incompatible avec ce gouvernement!

"On le dit et on le répète encore tous les jours. Le fait est que l'on n'a rien de plus probant à alléguer pour nous démontrer que nous sommes très malades, que les médecins, mêmes les homéopathes, nous abandonnent, et qu'il faut recourir aux thaumaturges ou aux charlatans. Eh bien! qu'on ouvre les yeux. Que l'on considère la paix qui nous environne ; à qui la devons-nous, sinon à une puissante organisation militaire qui nous permet d'être crus, écoutés et respectés quand nous disons que nous voulons la paix et que nous la pratiquons.

Cette armée, notre honneur et notre sauvegarde, est aussi disciplinée, aussi instruite, aussi savante, elle est munie d'engins aussi perfectionnés qu'aucune armée de l'Europe, et elle en est venue là par degrés, modestement, sûrement, malgré les changements répétés des ministres et même des chefs d'état-major. Voyez la cité du Champ de Mars, cité lumineuse qu'un chimiqueur poète appelait si joliment, l'autre jour, la cité bleue ; quel ordre, quelle distribution, quelle majesté dans l'harmonie, quelle cohésion dans le travail, qui concours de conception et de main d'ingénieurs et d'ouvriers! Est-ce là l'œuvre grossière, discordante et broyante d'industriels utilitaires, avides seulement de réclame et de gain? Quand l'génie délicat, quand l'invention artistique et le goût de la France eut le mieux découvert leurs infinies ressources et leur éternelle jeunesse? Qu'on parcoure les galeries de peinture et de sculpture ; la leçon est glorieuse. Que l'on passe la place des Invalides et l'on voit éclater, dans ses produits magnifiques, l'œuvre colossale la plus discutée, la plus calomniée, la plus contrariée qui aurait jamais été si, pour le regret inconsolable de notre pays, Dupleix, au siècle dernier, n'avait pas été trahi par les politiques de son temps.

"Voilà ce que les étrangers voient, et ils voient bien. Tous ne s'en réjouissent pas ; tous en sont frappés. Aucun ne comprendrait qu'ayant par son seul génie et par l'effort constant de son patriotisme, soutenu ainsi sa vieille réputation et ainsi relevé ses forces nationales, la France renonçât à se gouverner elle même. Elle a fait les principales œuvres d'Etat que les grands gouvernements accomplissent. Ce n'est donc point l'esprit national ni la forme du gouvernement qui pèchent. L'illusion dont on abuse pour égarer le peuple sur sa propre valeur, c'est la discorde des partis, surtout celle des politiciens! A qui la faute? Aux politiciens? C'est leur existence. Aux électeurs? C'est à eux d'y mettre ordre en envoyant à la Chambre des hommes de bon sens, dont la seule ambition serait de laisser vivre le pays."

Au restaurant :

Gros Binet vient d'attaquer une douzaine d'huîtres, les gratifiant d'une goutte de citron pour constater à leurs crispations qu'elles étaient bien vivantes.

L'essai n'ayant pas réussi, Gros Binet dit au garçon :

—C'est curieux, elles sont fraîches, elles ne semble qu'elles ne remuent pas comme autrefois.

—Oh! fit le garçon en homme qui a beaucoup observé, on en mange tant maintenant, que cela ne leur fait plus rien.

L'esprit des autres :

B.... va se marier.

On montre à un de ses intimes le cadeau de noce.

—Le présent, dit-il, vaut mieux que le futur!

Gros-Binet, rentier d'une cinquantaine d'années, veuf, père de trois filles, fait annoncer dans un journal qu'un quinquagénaire désire se remarier et donne son adresse poste restante.

Le lendemain, il passe à la poste et trouve trois lettres.... venant de ses trois filles!

Sur le boulevard.

—Eh bien, votre oncle?

—Ah! mon cher, que j'ai souffert! Sa situation était désespérée, les médecins l'avaient abandonné ; j'attendais tristement son dernier soupir, quand, tout à coup, il est revenu à la vie.

L'ami, d'une voix lamentable :

—Comme je vous plains!

On nous certifie véritable cette réplique d'une Desdémona moderne :

Son mari, pour des raisons beaucoup plus sérieuses que n'en avait l'Othello de Shakespeare, veut aussi l'étouffer, et par le même moyen Elle, alors :

"Othello!.... Othello... reitier de là, misérable!" Puis d'un violent coup de poing Desdémona envoie promener l'instrument du crime!

Au ministère :

—M. X....., s'il vous plaît?

—Au fond du corridor, à gauche, le deuxième bureau. Monsieur le reconnaîtra facilement. C'est celui qui n'est pas désoré.

Madame fait une leotte-e édifiante :

"Chaque homme a la femme que le ciel lui envoie."

Monsieur, grommelant entre ses dents :

—C'est comme cela qu'il expie ses péchés en ce monde.

Un point d'interrogation :

Pourquoi a-t-il donné le nom "d'ami de l'homme" au lézard, dont le premier coup, dès qu'il en aperçoit un, est de s'enfuir à toutes jambes?

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

— PAR —

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE?

—Suite—

Le greffier était déjà installé dans un coin du grand bureau, lorsque M. Simon entra.

Il dit son nom et prénoms et déclara être dans l'usine depuis les commencements.

—Les affaires marchaient-elles bien? demanda le juge.

—Admirablement. Elles s'étendaient chaque jour davantage.

—Quelle était la situation réciproque des deux beaux-frères?

—M. Chaniers avait donné les fonds, cent mille francs, M. de Sauves avait apporté l'invention.

—Les parts d'association étaient-elles égales?

—Oui, ils partageaient les bénéfices par moitié.

—Qui avait la signature?

—Tous les deux.

—Qui dirigeait?

—Tous les deux également.

—En réalité, qui était le maître?

—C'est difficile à dire. M. de Sauves avait une déférence absolue pour M. Chaniers ; du reste M. Pierre par nature était plus froid, plus maître de lui que M. Georges, et cependant, en fin de compte, c'était ce que voulait M. de Sauves qui se faisait toujours.

—Etaient-ils d'accord?....

—Oui et non.

—Expliquez vous.

—En apparence, ils ne l'étaient pas. En réalité, n'était le contraire, l'union la plus parfaite régnait entre eux.

—Veuillez être plus précis.

—M. de Sauves était très prudent, très économe, très bon administrateur, il allait doucement et sûrement en tout. M. Chaniers au contraire était plus ardent, plus vif, plus spéculateur, si je puis parler ainsi. Il s'engouait de tout ce qui se présentait. Si un agent de publicité venait faire des offres,—Dites-moi s'il en venait,—il eût souscrit tous les traités qui se présentaient. Alors M. Pierre intervenait et disait : Ce serait trop coûteux, gardons nos ressources pour les avances nécessaires, plus tard nous verrons.

De là, des discussions que le caractère un peu brusquant de M. Georges faisait paraître des disputes violentes. Au demeurant, il n'en était rien, les deux beaux-frères s'adoraient.

—Qui cédait à l'autre?

—M. Georges, toujours, excepté sur un point.

—Lequel?

—Si M. Pierre était le plus économe des patrons, il ne l'était pas pour une seule chose : les expériences. Chaque fois qu'il s'agissait d'inventer un modèle nouveau, de le perfectionner, de trouver quelque machine plus ingénieuse pour le produit, il ne marchandait plus, rien ne lui coûtait. Alors, c'était M. Chaniers qui n'était pas content, et il le disait.

—Et que faisait M de Sauves?

—M. Pierre avait beaucoup de calme et encore plus de douceur. Quand il voyait son beau-frère contrarié, il arrêtait ses expériences.

—Sans regret?

—Oh! pour cela, non.

—Le témoignait-il, ses regrets?

—Une seule fois il a dit; "Ah! si j'étais le maître!....

—A propos de quoi?

—Il y avait un ouvrier, pas tout à fait un contremaître, mais le premier, celui que Plantier a remplacé, Eugène Gages. C'était bien l'être le plus intelligent et la plus grande pratique en même temps qui se puisse rencontrer.

M. Pierre le protégeait, tandis que M. Chaniers ne pouvait pas le voir.

—Pourquoi cette aversion?

—On ne sait pas, simplement sans doute parce que Gages était un noceur de premier ordre.

—Et M de Sauves, d'où venait sa sympathie pour cet homme?

—A part sa noce et sa ballade, c'était un ouvrier si intelligent que je n'ai jamais vu son pareil. Il était mécanicien de son état, mais il était bon à tout. C'était par lui que M. Pierre faisait faire les essais, les modèles nouveaux. Ils passaient quelquefois deux ou trois jours à combiner et à travailler ensemble. Souvent j'ai entendu Gages faire des observations extraordinaires, et donner à M. de Sauves des conseils précieux. M. Pierre l'écoutait toujours et tenait beaucoup à lui. M. Georges, au contraire, ne pouvait le voir.

Il le trouvait faux, en dessous, dangereux.

—Était-ce vrai?

—Peut-être, mais il n'a rien fait pour donner raison à M. Chaniers.

—Continuez.

—Un jour Gages avait découvert quelque chose de très utile, et qui devait simplifier énormément la fabrication des moules. Mais il fallait pour cela une machine spéciale, grâce à laquelle on devait économiser trente pour cent sur certains articles. M. de Sauves avait déjà fait la plan de la machine et allait la commander, lorsque M. Chaniers s'y est formellement opposé.

—Pourquoi?

—Le prétexte était qu'il ne croyait pas à l'économie. Comme elle était très claire, cette économie, la raison ne tenait pas debout.

—Alors qu'avez-vous pensé?

—Que M. Chaniers refusait simplement parce que Gages avait eu l'idée, et que si elle se réalisait, M. de Sauves devait lui donner un bénéfice

—Qu'a dit M. de Sauves à cette occasion?

—Il a beaucoup discuté pour convaincre son beau-frère ; quand il a vu la chose inutile, il n'a plus fait d'observations, il s'est contenté de dire avec un soupir, la parole que je vous ai déjà citée : Ah! si j'étais le maître.

—Pas autre chose?

—Pas autre chose.

—Comment savez-vous tout ce que vous venez de dire?

—Toutes les discussions, les observations, les propositions se faisaient ici, dans le cabinet de ces messieurs. Moi, je passais ma vie à la caisse, c'est-à-dire dans la pièce voisine. Une simple cloison sépare les deux chambres; de l'une on entend tout ce qui se passe dans l'autre.

—La veille du crime, les deux beaux-frères n'avaient pas eu de discussion entre eux.

—Je suis parti à deux heures, appelé auprès de ma mère subitement très malade; M. Georges, qui se chargeait du dehors pour visiter les clients et les fournisseurs, était sorti toute la matinée. Le peu que je les ai vus ensemble ce jour-là, ils n'eurent pas très d'accord.

—La conduite de M. Chaniers était-elle régulière?

—Oh! monsieur, à coup sûr oui, il adorait sa femme.

Et celle de M. de Sauves?

M. de Sauves était veuf, mais c'est un austère, et je suis bien certain qu'il a été aussi fidèle à Mme de Sauves morte, que si elle eût été vivante..

—Vous m'avez dit qu'un nommé Plantier avait remplacé Gauges, celui-ci ne fait donc plus partie du personnel de l'usine?

—Non, monsieur.

—Quelle est la cause de son départ?

—Gages avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoique ce fût un bambo cheur. Cette pauvre femme qui a tenté l'impossible pour l'empêcher de se déranger a fini par en mourir de chagrin. Alors Gages, qui est bon diable au fond, n'a pas voulu rester en France après son malheur, il est parti pour l'Amérique.

Le juge d'instruction dressa l'oreille.

—Quand ce départ a-t-il eu lieu? demanda-t-il.

—Trois ou quatre jours après la disparition de M. Chaniers.

—Tiens! c'est bizarre. Avait-il ma nifesté l'intention de s'en aller avant ce moment-là?

—Jamais, puisque sa femme est morte subitement en couches. C'était un malheur qui n'était pas à prévoir.

—Ah!.... L'enfant a vécu?

—Oui.

—Qu'en a fait Gages?

—Il l'a placé en nourrice. Or, j'étais une de ses voisines, une laitière appelée Mme Lureau, l'y a placée. Cette femme a soigné Mme Gages qu'elle aimait beaucoup.

—Avec quel argent tout cela? Gages avait donc des économies?

—Pas un sou.

—Alors, comment a-t-il fait?

—Il s'est très bien conduit. Il a couru toutes les agences de Paris. Il y a certaines maisons d'Amérique qui sont toujours à la recherche des bons ouvriers français voulant s'expatrier. Gages, après en avoir vu plusieurs, a fini par en trouver une qui lui a donné quinze cents francs de prime ou d'avances et lui a procuré son passage gratis.

Gages a alors donné ces quinze cents francs à Mme Lureau pour payer les mois de nourrice d'abord, le couvent de la petite ensuite. Il a dit que plus tard il pourvoirait aux autres besoins de l'enfant, ou viendrait la chercher s'il réussissait.

—Et lui, il est parti ainsi sans le sou, à peu près. Il a vendu ses meubles pour 250 francs, je crois ; avec ça, il a payé le terme, M. Pierre avait voulu se charger de l'enterrement de la femme ; alors, le pharmacien, le médecin, et le propriétaire acquittés, il a dû rester une centaine de francs à Gages.

—Ou ne va pas loin avec ça!

—Il avait son voyage payé, et l'ouvrage assuré à l'arrivée là bas.

M. de Cornueuve n'insista pas, mais il prit des notes sur un agenda posé devant lui.

—Vous pouvez vous retirer, dit-il à Simon, on va toutefois vous lire votre déposition que vous signerez.

Le greffier remplit la formalité.

Comme il n'y avait rien à changer, le caissier signa.

—Veuillez vous tenir à la disposition de la justice en cas de besoin, n'est-ce pas? dit encore le juge.

Ce témoignage éminemment sympathique à M. de Sauves avait cependant éveillé un soupçon dans l'esprit de M. Cornueuve :

—Les deux beau-frères n'étaient pas d'accord, et Pierre de Sauves avait tout haut laissé percer le regret de n'être pas le maître.

Etait-ce une parole en l'air, comme il en échappe dans un moment de contrariété, ou l'expression indiscrète mais vraie, d'une pensée profonde et réfléchie, de la pensée d'un homme très fort, très maître de soi, absolu et despote, voulant mener seul l'affaire à son gré, sans être discuté, capable de tout pour en arriver là, surtout de se contenir et de se taire?

Cela pouvait être.

Alors il ne fallait pas aller loin pour trouver l'assassin de Georges Chaniers.

La suite de l'enquête seule pouvait donner à ce sujet une conviction à M. de Cornueuve.

Les ouvriers entendus n'apprirent rien de nouveau.

Les ascendants cette note que M. de Sauves et M. Chaniers n'étaient pas toujours d'accord; mais dans leur sens moins délicat que celui du caissier, ils lui donnèrent le sachet de violence et de rage de la part de Pierre, que M Simon avait au contraire si soigneusement, si intelligemment écarté.

Suzanne entendue défendit Pierre avec une énergie extraordinaire. Et cependant elle dut reconnaître que M. de Sauves n'avait pas voulu prévenir la préfecture de police du disparu. Mais son beau frère, qu'il avait pour cela des répugnances très évidentes, qu'il lui avait dit avec colère quand elle avait insisté :

—J'ai mes raisons pour ne pas le faire.

Et si loyale était Suzanne qu'elle ne pouvait nier la chose, quoique un instinct sûr lui dît que ce moment-là, que toutes questions perfides de M. de Cornueuve, tout enveloppées de miel qu'elles étaient, très douces, sans âpreté ni acharnement, recouvraient un piège terrible dans lequel M. de Sauves allait tomber.

M. de Sauves, son bienfaiteur.... qui était allé la chercher dans sa mansarde, et lui avait fait la vie si heureuse après la mort du malheureux homme d'équipe, lui cependant, qui alors ne la connaissait pas!

Et elle se débattait de toute sa reconnaissance pour lui, de sa profonde affection, de l'estime et de la vénération qu'elle lui avait vouées.

Qu'il.... M. de Cornueuve ne la démontât pas....

Il ne heurtait pas ses sentiments.

Au contraire, il souriait, attendri.... De temps à autre il hochait la tête, disant :

—C'est bien, cela, très bien!....

Mais M. de Sauves n'avait pas voulu que la police fût instruite de l'absence de son beau frère....

Cela, c'était l'évidence, et Suzanne devait l'avouer.

Mme Chaniers était trop souffrante pour que le juge d'instruction pût la voir ce soir-là, il renvoya l'entrevue au lendemain ou au jour suivant, mais il désira interroger le docteur Garniers qui était encore auprès de la pauvre femme et qui avait, le dernier, parlé à M. Chaniers qui le reconduisait.

Le docteur Garniers était surtout l'ami de George; il connaissait à peine M. de Sauves, et comme il était à cent lieues de penser que le moindre soupçon pût atteindre Pierre, il dit au toute vérité ce qui s'était passé entre M. Chaniers et lui.

Il raconta alors quelle émotion et quelle joie avaient été celles de Georges quand sa petite fille était venue au monde.

Comment, lui médecin, avait-il pour que ce bonheur fût mauvais pour la nouvelle accouchée, et comment il avait défendu au mari de veiller sa femme ainsi que celui-ci en avait manifesté l'intention.

—M. Chaniers, ajouta le docteur, évidemment contrarié de ma prescription, la comprit néanmoins, et s'y soumit.

Tout marchait pour le mieux.

J'installai le bébé avec Suzane qui est d'une intelligence et d'un dévouement remarquables, je recommandai à la jeune fille de dormir, ainsi que son âge le demande ; et je lui ordonnai surtout de laisser madame Chaniers se reposer en paix, sans la troubler par aucune visite.

—Madame Chaniers néanmoins ne demeurait pas seule ? demanda M. de Cornueuve.

—Non monsieur le juge. Une garde-malade que l'emploie d'ordinaire était auprès d'elle.

—Vous appelez cette garde?

—Madame Nouvailles.

—Et elle s'étonne?

—Boulevard des Filles-du-Calvaire, 140.

—Merci. Continues.

—M. Chaniers très rassuré voulu me reconduire.

J'ai la tête lourde, me dit-il. J'ai besoin d'air. Je vais vous accompagner jusqu'à la station de voitures de la Villette ; de là, je remonterai en fumant. Un bon cigare et la marche dissiperont ma migraine.

—Ce programme s'est-il réalisé?

—Non.

—Pourquoi?

—Le temps qui avait été lourd toute la journée a subitement éclaté en une averse folle et en un formidable orage.

Arrivés tous les deux dans le vestibule, nous avons vu les éclairs ; en ouvrant la porte nous avons senti la pluie qui commençait.

—Vous êtes sortis tout de même?

—Oui ; moi j'ai voulu partir parde que ma femme s'était très inquiétée, et que plus tard je n'eusse plus trouvé de voiture pour rentrer chez moi.

—Mais M. Chaniers ne vous a pas accompagné, je suppose.

—Jusqu'au boulevard, non ; mais jusqu'à la porte de la rue. Il m'a offert un parapluie que j'ai accepté.

Quand nous avons été arrivés au milieu de la cour à peu près, il s'est arrêté fort surpris : "Tiens, m'a-t-il dit, voyez donc cette lumière qui est dans mon cabinet?"

J'ai regardé, et, en effet, par la fente des rideaux abaissés, un très mince filet rouge passait.

—Cela m'étonne d'autant plus, a alors ajouté M. de Chaniers, que hier au soir, j'ai quitté mon cabinet le dernier, et que je suis sûr d'avoir laissé les rideaux relevés.

—Voulez-vous que j'aille avec vous savoir ce qu'il y a, lui ai je proposé.

Il a réfléchi et m'a aussitôt répondu :

—C'est inutile. Mon beau-frère a seul la clef de notre cabinet commun, c'est lui qui doit être là. Il aura reçu la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, lui disant que sa sœur commençait à souffrir, et il sera arrivé.

—M. de Sauves n'était donc point à Paris, dans la journée de dimanche?

—Il était allé conduire au Havre, chez sa belle-mère, Mme de Lavarande, son petit garçon.

—Et il pouvait être de retour?

—S'il avait pris l'express de six heures, oui, puisque ce train arrive entre onze heures et onze heures et demie à la gare Saint-Lazare.

—Quelle heure était-il?

—Minuit environ.

—Vous ne pouvez pas mieux préciser?

—Non.

—Avez-vous insisté pour aller avec M. Chaniers dans son cabinet?

—Pas un sou.

—Alors, comment a-t-il fait?

—Il s'est très bien conduit. Il a couru toutes les agences de Paris. Il y a certaines maisons d'Amérique qui sont toujours à la recherche des bons ouvriers français voulant s'expatrier. Gages, après en avoir vu plusieurs, a fini par en trouver une qui lui a donné quinze cents francs de prime ou d'avances et lui a procuré son passage gratis.

Gages a alors donné ces quinze cents francs à Mme Lureau pour payer les mois de nourrice d'abord, le couvent de la petite ensuite. Il a dit que plus tard il pourvoirait aux autres besoins de l'enfant, ou viendrait la chercher s'il réussissait.

—Et lui, il est parti ainsi sans le sou, à peu près. Il a vendu ses meubles pour 250 francs, je crois ; avec ça, il a payé le terme. M. Pierre avait voulu se charger de l'enterrement de la femme ; alors, le pharmacien, le médecin, et le propriétaire acquittés, il a dû rester une centaine de francs à Gages.

—On ne va pas loin avec ça!

—Il avait son voyage payé, et l'ouvrage assuré à l'arrivée là bas.

M. de Cornueuve n'insista pas, mais il prit des notes sur un agenda posé devant lui.

—Vous pouvez vous retirer, dit-il à Simon, on va toutefois vous lire votre déposition que vous signerez.

Le greffier remplit la formalité.

Comme il n'y avait rien à changer, le caissier signa.

—Veuillez vous tenir à la disposition de la justice en cas de besoin, n'est-ce pas? dit encore le juge.

Ce témoignage éminemment sympathique à M. de Sauves avait cependant éveillé un soupçon dans l'esprit de M. Cornueuve :

—Les deux beau-frères n'étaient pas d'accord, et Pierre de Sauves avait tout haut laissé percer le regret de n'être pas le maître.

Etait-ce une parole en l'air, comme il en échappe dans un moment de contrariété, ou l'expression indiscrète mais vraie, d'une pensée profonde et réfléchie, de la pensée d'un homme très fort, très maître de soi, absolu et despote, voulant mener seul l'affaire à son gré, sans être discuté, capable de tout pour en arriver là, surtout de se contenir et de se taire?

Cela pouvait être.

Alors il ne fallait pas aller loin pour trouver l'assassin de Georges Chaniers.

La suite de l'enquête seule pouvait donner à ce sujet une conviction à M. de Cornueuve.

Les ouvriers entendus n'apprirent rien de nouveau.

Les ascendants cette note que M. de Sauves et M. Chaniers n'étaient pas toujours d'accord; mais dans leur sens moins délicat que celui du caissier, ils lui donnèrent le sachet de violence et de rage de la part de Pierre, que M Simon avait au contraire si soigneusement, si intelligemment écarté.

Suzanne entendue défendit Pierre avec une énergie extraordinaire. Et cependant elle dut reconnaître que M. de Sauves n'avait pas voulu prévenir la préfecture de police du disparu. Mais son beau frère, qu'il avait pour cela des répugnances très évidentes, qu'il lui avait dit avec colère quand elle avait insisté :

—J'ai mes raisons pour ne pas le faire.

Et si loyale était Suzanne qu'elle ne pouvait nier la chose, quoique un instinct sûr lui dît que ce moment-là, que toutes questions perfides de M. de Cornueuve, tout enveloppées de miel qu'elles étaient, très douces, sans âpreté ni acharnement, recouvraient un piège terrible dans lequel M. de Sauves allait tomber.

M. de Sauves, son bienfaiteur.... qui était allé la chercher dans sa mansarde, et lui avait fait la vie si heureuse après la mort du malheureux homme d'équipe, lui cependant, qui alors ne la connaissait pas!

Et elle se débattait de toute sa reconnaissance pour lui, de sa profonde affection, de l'estime et de la vénération qu'elle lui avait vouées.

Qu'il.... M. de Cornueuve ne la démontât pas....

Il ne heurtait pas ses sentiments.

Au contraire, il souriait, attendri.... De temps à autre il hochait la tête, disant :

—C'est bien, cela, très bien!....

Mais M. de Sauves n'avait pas voulu que la police fût instruite de l'absence de son beau frère....

Cela, c'était l'évidence, et Suzanne devait l'avouer.

Mme Chaniers était trop souffrante pour que le juge d'instruction pût la voir ce soir-là, il renvoya l'entrevue au lendemain ou au jour suivant, mais il désira interroger le docteur Garniers qui était encore auprès de la pauvre femme et qui avait, le dernier, parlé à M. Chaniers qui le reconduisait.

Le docteur Garniers était surtout l'ami de George; il connaissait à peine M. de Sauves, et comme il était à cent lieues de penser que le moindre soupçon pût atteindre Pierre, il dit au toute vérité ce qui s'était passé entre M. Chaniers et lui.

Il raconta alors quelle émotion et quelle joie avaient été celles de Georges quand sa petite fille était venue au monde.

Comment, lui médecin, avait-il pour que ce bonheur fût mauvais pour la nouvelle accouchée, et comment il avait défendu au mari de veiller sa femme ainsi que celui-ci en avait manifesté l'intention.

—M. Chaniers, ajouta le docteur, évidemment contrarié de ma prescription, la comprit néanmoins, et s'y soumit.

Tout marchait pour le mieux.

J'installai le bébé avec Suzane qui est d'une intelligence et d'un dévouement remarquables, je recommandai à la jeune fille de dormir, ainsi que son âge le demande ; et je lui ordonnai surtout de laisser madame Chaniers se reposer en paix, sans la troubler par aucune visite.

—Madame Chaniers néanmoins ne demeurait pas seule ? demanda M. de Cornueuve.

—Non monsieur le juge. Une garde-malade que l'emploie d'ordinaire était auprès d'elle.

—Vous appelez cette garde?

—Madame Nouvailles.

—Et elle s'étonne?

—Boulevard des Filles-du-Calvaire, 140.

—Merci. Continues.

—M. Chaniers très rassuré voulu me reconduire.

J'ai la tête lourde, me dit-il. J'ai besoin d'air. Je vais vous accompagner jusqu'à la station de voitures de la Villette ; de là, je remonterai en fumant. Un bon cigare et la marche dissiperont ma migraine.

—Ce programme s'est-il réalisé?

—Non.

—Pourquoi?

—Le temps qui avait été lourd toute la journée a subitement éclaté en une averse folle et en un formidable orage.

Arrivés tous les deux dans le vestibule, nous avons vu les éclairs ; en ouvrant la porte nous avons senti la pluie qui commençait.

—Vous êtes sortis tout de même?

—Oui ; moi j'ai voulu partir parde que ma femme s'était très inquiétée, et que plus tard je n'eusse plus trouvé de voiture pour rentrer chez moi.

—Mais M. Chaniers ne vous a pas accompagné, je suppose.

—Jusqu'au boulevard, non ; mais jusqu'à la porte de la rue. Il m'a offert un parapluie que j'ai accepté.

Quand nous avons été arrivés au milieu de la cour à peu près, il s'est arrêté fort surpris : "Tiens, m'a-t-il dit, voyez donc cette lumière qui est dans mon cabinet?"

J'ai regardé, et, en effet, par la fente des rideaux abaissés, un très mince filet rouge passait.

—Cela m'étonne d'autant plus, a alors ajouté M. de Chaniers, que hier au soir, j'ai quitté mon cabinet le dernier, et que je suis sûr d'avoir laissé les rideaux relevés.

—Voulez-vous que j'aille avec vous savoir ce qu'il y a, lui ai je proposé.

Il a réfléchi et m'a aussitôt répondu :

—C'est inutile. Mon beau-frère a seul la clef de notre cabinet commun, c'est lui qui doit être là. Il aura reçu la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, lui disant que sa sœur commençait à souffrir, et il sera arrivé.

—M. de Sauves n'était donc point à Paris, dans la journée de dimanche?

—Il était allé conduire au Havre, chez sa belle-mère, Mme de Lavarande, son petit garçon.

—Et il pouvait être de retour?

—S'il avait pris l'express de six heures, oui, puisque ce train arrive entre onze heures et onze heures et demie à la gare Saint-Lazare.

—Oui, monsieur, un jour, mademoiselle Suzanne a fait une scène à M. de Sauves parce qu'il ne prévenait pas la police de la disparition de son beau-frère. M. de Sauves a paru très contrarié, et il a prié la femme de chambre de ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas.

On fit signer à Mme Nouvailles sa déposition, et il fut convenu qu'elle l'achèverait le lendemain ou les jours suivants.

Il était fort tard. M. de Cornueuve devait se retirer, il était du reste fixé.

A moins d'explications catégoriques de la part de M. de Sauves, le juge le considérait d'ores et déjà comme l'assassin de M. Chaniers.

CHAPITRE III.

L'ARRESTATION.

M. Marais attendait M. de Cornueuve.

Ils partirent ensemble dans la même voiture, car ils avaient besoin de causer tous les deux

—Votre opinion est-elle faite, monsieur le juge? demanda le chef de la sûreté.

—Oui, répondit le magistrat. Jusqu'à preuve du contraire, M. de Sauves, pour moi, a assassiné son beau frère.

Celui-ci le contredirait, c'est évident.

M. de Sauves était-il ambitieux d'argent? Ou bien, despote, ne voulant subir le joug de personne?....

—Pourquoi pas? Ce n'est point une invention, et le refus absolu d'essayer la nouvelle machine inventée par Gages l'a-t-il poussé à une résolution extrême?....

Tout cela est possible.

Mais nous ne le saurons que lorsque M. de Sauves sera en notre pouvoir.

Je vous prie donc de rechercher exactement où il est, le plus tôt possible, et de le faire cueillir par vos agents.

—Bien, monsieur le juge, vous serez obéi.

Un instant de silence se fit entre les deux hommes.

Tout à coup, M. Marais dit :

—Tout ce que j'ai appris de mon côté parmi les ouvriers, dans la foule, dans le quartier, est contre M. de Sauves, et cependant, je ne puis croire cet homme coupable.

—Pourquoi?

—Je vous l'ai déjà dit, M. de Sauves a le regard le plus droit, la physionomie la plus honnête qui se puissent rencontrer : il me répugne infiniment de le considérer comme un assassin.

—Les hommes les plus honnêtes ne sont pas toujours maîtres de leurs passions, dit M. de Cornueuve. On peut être d'une loyauté et d'une intégrité parfaites, et céder à un moment de colère plus fort que sa volonté.

—Alors, M. de Sauves raconterait tout ce qui lui est arrivé, sans mentir.

—Nous le verrons bien.

Dans tous les cas, si M. de Sauves n'est pas le coupable, qui le sera?

—Je ne le sais pas. Un vulgaire voleur peut être, qui se sera introduit dans le cabinet pour fracturer la caisse.

—On en aurait trouvé trace. Et M. de Sauves n'aurait point hésité à parler de l'argent disparu. Car le voleur, une fois M. Chaniers assassiné, a eu tout le loisir de faire son coup. Or, il n'a mas que aucune somme à la caisse, le caissier vous l'a dit.

—Vous a-t-on parlé d'Eugène Gages, l'ouvrier de prédilection de M. de Sauves, monsieur le juge.

—Oui, et j'ai même eu quelques soupçons sur lui.

—Moi aussi.

—Mais les explications du caissier ont mon trouvé le chemin du quai, au bord duquel on entendait les halètements de la machine encore captive.

Pierre bouscula plusieurs personnes qui étaient devant lui, et, en quelques enjambées, il eut rejoint la voiture, au fond de laquelle il se jeta.

—Drôle de figure, fit observer l'agent de police à l'employé distributeur.

—Oui, dit celui ci, et il avait oublié où il allait.

Les gens qui n'ont pas la conscience tranquille ont de ces distractions là, fit l'agent très grave.

Le trajet fut encore plus triste que celui de Paris à Lille.

Il n'avait pas écrit à Adèle, il lui écrirait de Londres.

Mais avait-il raison de partir en ce moment, de la laisser seule, quand on pouvait à chaque instant lui apprendre la mort de son mari, ou même lui rapporter son corps?

Il était peut-être mieux de revenir à Paris.

Il hésita, fort perplexe.

Cependant puisqu'il était en route, n'était-il pas plus sage d'aller jusqu'à Londres afin que quelques jours de retard seulement, et comme il n'avait pas reçu de dépêches à Lille, il pensa que tout était tranquille à l'usine.

A la descente de wagon, sur le quai même de la gare, il vit un individu grand et maigre, vêtu d'un officier qui semblait attendre quelqu'un, car il regardait attentivement chaque voyageur se dirigeant vers la sortie.

Lorsque Pierre passa devant l'inconnu, l'œil clair de celui-ci, implacablement fixé sur lui, le fit légèrement tressaillir.

Instinctivement, cette question se formula dans la pensée de M. de Sauves:

—Que me veut-il?

Il s'arrêta, réfléchit quelques instants, et continuait sa route :

—Bah! se dit-il, le hasard sans doute. Je ne le connais pas, et ne l'ai jamais vu.

Les bagages de Pierre se composaient d'une valise et de plusieurs caisses d'échantillons et de dessins.

Il hela un commissionnaire, lui fit transporter le tout sur le bateau en partance pour Londres, et se mit à la recherche d'un restaurant.

Il entra dans le meilleur qu'on lui indiqua.

Comme il était arrêté pour demander son ticket, remarqué, il vit à quelques pas en arrière de lui l'individu de la gare, debout, paraissant examiner une affiche avec la plus grande attention.

Cela ne lui causa pas une grande impression et Pierre continua sa route.

Il faisait une journée splendide, un peu chaude.

Mais la chaleur était tempérée par la brise du large, surtout sur les quais où elle bruissait et enveloppait toutes choses de ses bienfaisantes effluves.

Les cafés, les restaurants étaient encombrés de monde, c'était l'heure des déjeuners.

Sous les tentes dont les grands festons de toile étaient à larges raies rouges et grises flottaient agitées par le vent, les tables étaient dressées, et l'on prenait soit le repas, soit le café.

—Servez moi tout de suite, dit Pierre en s'asseyant, je m'embarque sur le paquebot de Douvres.

Le garçon s'inclina, plié en deux, sa serviette à la main.

Monsieur a le temps, dit-il, le bateau ne lève l'ancre qu'à une heure trente, il n'est que midi vingt cinq.

—N'importe, faites vite.

Le garçon voulant plaire au client partit en courant.

Pierre, assis à la petite table, se mit à regarder devant lui.

Dans une autre circonstance, le spectacle qu'il avait devant les yeux l'eût ravi.

Tous ces navires avec leurs pavillons de couleurs variées flottant à la brise du matin, ces mâts pavoisés s'élançant des bateaux de toutes nations, ces coques de formes différentes se balançant doucement sous le flux qui montait ; puis toutes ces marchandises qui encombraient les quais, les chevaux belges attendant attachés deux par deux, hennissants et impatients leur embarquement pour l'Angleterre ; les caisses de vins, les paniers d'œufs, de fruits, de légumes, les volailles empilées mécontentes et piaillesses ; un peu plus loin, les cargaisons de pierres, de tourteaux, de salaison, tout cela rempli, manipulé, embarqué par des matelots, des portefaix, des chargeurs, donnait au quai un mouvement extraordinaire, une intensité de vie tout à fait remarquable.

Puis se mêlant à tout, dominant tout, on entendait distinctement les ordres des négociants, les colères des patrons, la gouailleries des ouvriers ; cette activité, ce bruit, ces alliées et ventes aussent cert